

Itinéraire et Témoignage du Docteur Jacques Mabit, médecin et shaman

**Jacques Mabit,
Médecin, est le directeur fondateur
du Centre Takiwasi pour la
rehabilitation des toxicomanes dans
ville de Tarapoto, Département de
San Martin, au Pérou. Il fonda ce
centre voici quelque 15 ans de cela,
après de nombreuses années
d'apprentissage auprès de bien des
shamans locaux pratiquant le rituel
de l'Ayahuasca, breuvage sacré des
indigènes amazoniens.**

Pour en savoir plus sur les circonstances de la production de cet article, ainsi que sur le Centre Takiwasi, voir l'appendice de Frédérique Apffel-Marglin, à la fin de cet article. Les titres des différentes parties de cet article ont été rédigés par la rédaction de la revue InterCulture.

Les premières remises en question

J'ai une formation catholique classique conventionnelle à partir de laquelle il y a eu progressivement des remises en question qui m'ont fait prendre de la distance pour différentes raisons. Des raisons personnelles quand adolescent je ne trouvais pas de réponse satisfaisante à mes questions de la part de religieux auxquels je m'adressais. Leur réponse était du genre « attends ça passera », « sublime tes pulsions », « la grâce t'éclairera »... mais quand on a 13 -14 ans, on n'a pas le temps d'attendre la grâce!

Dans le même temps, j'ai été touché au-delà des formes du catholicisme et aussi à travers elles, par des expériences personnelles, qu'on pourrait qualifier de « mystiques » ou en tous cas « sensibles », sans cependant parler d'un grand mysticisme. Mais enfin j'ai pu sentir, percevoir, être ému par quelque chose d'indéfinissable qui a fait vibrer finement et intensément à la fois une partie profonde et intime de moi-même. Or cela est bien passé à travers ce catholicisme d'une façon ou d'une autre, par différentes personnes, par différentes situations.

J'ai vécu une partie de mon enfance en Afrique, l'Algérie et puis Djibouti, donc un contexte musulman avec des religieux chrétiens dans des missions difficiles. A Djibouti il y avait les petits frères de Charles de Foucault qui m'avaient beaucoup touché : ils vivaient dans des quartiers musulmans très pauvres, sans aucun espoir d'obtenir des conversions... quel témoignage ! Dans ma classe coexistaient 10 nationalités différentes et 5 religions. Bien qu'étant un collège

catholique, il y avait des musulmans, animistes, bouddhistes, hindous... J'ai vécu au sien de cette diversité culturelle et raciale et ça m'a beaucoup plu. J'en ai toujours gardé une attraction ou même fascination pour la « différence ».

J'ai aussi connu l'Ethiopie avec le christianisme copte que j'ai ressenti comme lumineux. J'ai toujours maintenu ce lien, cette fibre, avec cette dimension mystique qui est passé à travers le catholicisme, l'ambiance liturgique, le modèle de professeurs comme deux frères des Ecoles Chrétiennes que j'ai eus comme enseignants.

Puis j'ai eu des remises en question qui ont été de plus en plus fortes, de plus en plus rebelles, ce qui m'a amené à l'époque où j'étais étudiant en médecine à Nantes.

Les réponses formelles m'ont déçues de même que l'attitude de certains prêtres ou religieux. J'ai ressenti les pesanteurs moralistes de « l'institution ». Mais je ne me sentais pas du tout anti-religieux, au contraire. Critiquer certaines formes de l'Eglise ne m'a jamais conduit à m'identifier à ses opposants acharnés.

Car là encore j'ai aussi trouvé dans l'Eglise ou chez certains chrétiens des attitudes personnelles qui me paraissaient cohérentes, des gens qui étaient cohérents avec eux-mêmes, même si je ne partageais pas leurs réponses. Et ça a été quand même important de voir qu'il y avait des gens qui étaient cohérents avec eux mêmes.

Donc tout cela m'a amené à faire un cheminement où je gardais le contact permanent avec le catholicisme mais avec une relation élastique, qui parfois était très distanciée, et parfois beaucoup plus étroite : j'ai fréquenté des monastères, j'ai fait des retraites, j'ai étudié un peu les textes... J'étais partagé et parfois écartelé.

Et finalement, a émergé progressivement une situation de « crise existentielle », disons-le comme ça, à la conjonction de problèmes

personnels, relationnels, de questionnements psychologiques, amoureux, sexuels, professionnels, moraux, sociaux... Bref, une sensation de non sens, de fractionnement, m'a conduit à une crise assez difficile, habitée par le désespoir à cause de l'absence de réponse cohérente et unifiante à ma vie. J'avais 29 ans.

Mais un context s'était déjà créé auparavant.

Expérience au Pérou

En 1980, à 25 ans, je m'étais rendu au Pérou et j'avais déjà eu un contact avec les médecines traditionnelles andines. Envoyé par Médecins Sans Frontières pour pendre en charge un petit hôpital rural de l'Altiplano, je me suis très vite trouvé face à de grandes limitations techniques et logistiques d'une part et face à l'inadéquation culturelle de notre médecine occidentale avec la culture locale. J'ai pris contact avec le monde des médecines traditionnelles par nécessité. Par curiosité aussi sans doute parce que j'avais vécu dans des pays hors de la France où j'avais toujours fréquenté des étrangers et été interrogé par « l'autre ». Rebouteurs, accoucheurs et sages-femmes, guérisseurs, dans les Andes, j'ai connu et travaillé avec divers tradi-praticiens. Or, ils expliquaient leurs expériences et leurs connaissances en faisant appel à des arguments et notions qui ne correspondaient absolument pas à mon cadre culturel, intellectuel, à mon système d'appréhension du monde. Cela ne faisait pas sens dans notre modèle de pensée.

Je me souviens par exemple de Doña Felipa, une vieille accoucheuse indienne qui ne parlait que le quechua. Je lui demandais un jour comment elle avait acquis son savoir, supposant que probablement il s'agissait d'une transmission empirique de mère à fille. Or elle me raconte qu'un jour qu'elle faisait paître ses moutons et lamas sur l'Altiplano a eu lieu un orage et qu'elle a été foudroyée. Plusieurs animaux sont morts à ses côtés, elle a perdu connaissance mais n'est pas morte. A son réveil, elle savait guérir. Et effectivement je pouvais constater qu'elle savait vraiment

guérir, qu'elle était très efficace ; je pouvais vérifier qu'elle me disait vrai. Elle ne se trompait jamais dans ses diagnostics qu'elle faisait entre autres par la prise du pouls et c'était d'une précision étonnante. Ce savoir constatable ne lui venait pas de la tradition, elle n'en n'avait pas hérité, c'était venu tout d'un coup.

Donc, pour un esprit occidental, soit on disqualifie gratuitement cet événement en supposant que « la vieille raconte des histoires », soit on est obligé de reconnaître qu'il y a là quelque chose qui nous échappe... Doña Felipa n'avait aucune raison de mentir... elle disait avec naturel ce qui lui était arrivé. D'ailleurs je me suis rendu compte ensuite que ce phénomène était décrit dans d'autres contextes culturels. Il se passait donc des choses au niveau des savoirs, ignorées, mises de côté, censurées par notre culture et formation.

Au retour du Pérou, j'ai réalisé des missions médicales brèves pour différentes ONGs françaises afin d'évaluer des projets de santé dans les pays du Sud. Ainsi je me suis rendu en Tunisie, aux Philippines, au Burkina Faso, au Bangladesh, de nouveau au Pérou... Dans tous ces différents contextes mais constamment pauvres, j'observais la présence de pratiques de médecine traditionnelle, parfois avec une injection de christianisme comme au Pérou ou aux Philippines, parfois de l'islam comme au Bangladesh et en Tunisie.

C'est donc à 29 ans que mes difficultés existentielles deviennent aigües. Je me demande quelle voie je vais prendre dans ma vie et dans ma pratique médicale. Je ne peux pas reporter indéfiniment mes choix.

Expérience en Inde

C'est fin 1984 que je me retrouve au Bangladesh. J'avais l'intention d'aller faire un crochet par l'Inde au retour de cette mission, à Calcutta plus exactement. Mon but était double. J'avais entendu parler de la Mère Teresa et mon intention était de vérifier si cette femme-là était réellement porteuse d'un mysticisme profond qu'elle exprimait par des œuvres de compassion ou bien si c'était plutôt une espèce d'œuvre charitable qui cherchait à compenser la mauvaise conscience occidentale face aux misères du sud. Était-elle habitée par un « feu » du cœur ou bien gérait-elle des pesanteurs psychologiques hantées par la culpabilité ?

Par ailleurs j'avais lu avec délices Rabindranath Tagore que j'aimais beaucoup. Je voulais aller voir sa maison, toucher l'endroit où il avait vécu, me sentir plus proche de lui ou de ce qu'il exprimait si délicatement.

Elle
me raconta qu'un
jour qu'elle faisait paître
ses moutons et lamas sur l'
Altiplano eut lieu un orage et
elle fut foudroyée. Plusieurs
animaux moururent à ses côtés;
elle perdit connaissance, mais ne
mourut pas. À son réveil,
elle savait guérir.

Donc je suis allé à Calcutta pour cela. Le voyage a été émaillé de toutes sortes d'incidents, et comme j'étais déjà sensible à Jung, à sa psychologie des profondeurs, et que je sentais qu'il y avait un enjeu important à ce moment-là, ces signes et synchronicités me parlaient.

Dans l'avion, un britannique à côté de moi me signale que le nom de Calcutta dérive du bengali Kali Gath, c'est-à-dire le lieu de Kali, la déesse de la mort et de la résurrection dans la tradition hindoue. Puis me rendant au mouiroir de Mère Teresa, je découvre que celui-ci se trouve dans le quartier de Kali Ghat qui donne son nom à la ville. Et qui plus est, le mouiroir fait partie des bâtiments postérieurs du temple de Kali. Les moribonds mourraient dans le temple de Kali et les bras de religieuses croyant dans la mort-résurrection de Jésus! Cette conjonction entre la mort/résurrection hindoue et la

mort/résurrection chrétienne (y a-t-il plus catholique que la mère Teresa ?) me sembla tout à fait étonnante.

Quand je me présente, je suis reçu par une religieuse à l'air pressé qui de toute évidence n'a pas de temps à perdre dans de futiles bavardages. « La Mère Teresa est en voyage. Qui êtes-vous? Que voulez-vous? » Je lui réponds que je suis médecin, français, que je viens pour connaître ce lieu si spécial... « Ah vous êtes médecin, très bien, eh bien cet homme là-bas qui est en train de mourir, allez vous en occuper! »

Cela a été très rapide et je me suis retrouvé sans plus attendre devant cet homme mourant. J'étais démuné, je n'avais aucun moyen médical pour faire face à cette situation. Il était inconscient, je ne parlais pas sa langue. Je n'avais rien à offrir, j'étais vraiment dans le dépouillement...presque autant que lui...enfin je ne sais pas. Et alors ce qui m'est venu spontanément a été de lui prendre la main et puis intérieurement je lui ai parlé. Je lui ai dit, « écoute je ne sais pas ce que je peux faire pour toi mais si d'une manière mystérieuse que j'ignore, mon corps, mon énergie, ma présence, quelque chose en moi peut te servir, et bien tu te sers...parce que je ne peux rien faire d'autre. » Et il est mort. En quelques minutes : cela s'est passé très vite.

Je suis alors rentré à l'hôtel encore imprégné de cette histoire qui venait de me tomber dessus. Et seul dans cette chambre d'hôtel, j'ai expérimenté une espèce d'état second, et là sans ayahuasca ! J'ai vécu une expérience tout à fait étonnante. Au départ j'ai été plongé dans une sorte de grande dépression, comme si je m'enfonçais dans le désespoir ou dans la mort et c'était extrêmement angoissant. Je prenais très vite de la distance par rapport à mon quotidien au point d'avoir la sensation d'une vision panoramique de ma

vie ou de la vie telle que je la percevais. En fait ce que je voyais était dans une épaisse obscurité, le monde et la vie dans la grisaille, sans lumière et c'était assez désespérant. Je ne percevais absolument rien qui mette un peu de la lumière de la vraie vie, de

couleur, de joie. Rien ne se détachait de cette grisaille, rien n'était plus important qu'autre chose, tout pareil, morose, inhabité. Importait-il que je sois un homme plutôt qu'une femme, un français plutôt qu'un bengali, un médecin plutôt qu'un charbonnier ? Non, rien de

tout cela n'importait vraiment, ne faisait la différence, n'avait une réelle primauté. Quelle importance finalement ? Tout cela n'était ni fondamental ni vraiment signifiant. Et dans ces conditions-là pourquoi vivre, que faire de ma vie ?

Et alors venant du tréfonds de moi-même a surgi une vieille nostalgie, j'ai eu la sensation de me rappeler de quelque chose, une présence comme une petite lumière que j'aurais toujours « vue » située au creux du ventre, dans ce centre vital ou « hara » décrit par les orientaux. Oui, il y avait un souvenir, une mémoire enfouie mais toujours présente qui avait maintenu cette perception et là elle redevenait plus évidente, claire, sûre. Or certes, c'était une toute petite lumière comme un charbon incandescent, mais le reste était tellement obscur que c'était la seule lumière qui brillait et éclairait ces ténèbres.

Et je me suis souvenu qu'étant enfant, à l'âge de 11/12 ans, avec les scouts nous avions fait une marche de « survie ». Nous étions dans les Vosges, avec peu de nourriture, sans tentes. La nuit tombait, on n'avait pas mangé, on avait froid, on était fatigués, il fallait trouver un abri...A 11 /12 ans, c'était la grande aventure. Nous descendions dans une vallée et tout à coup, de l'autre côté de la vallée, à flanc de montagne, au milieu de cette obscurité est apparue une lumière, celle d'une maison. Et je me souviens toujours de

J'ai eu la sensation de me rappeler de quelque chose, une présence comme une petite lumière que j'aurais toujours <<vue>> située au creux du ventre, dans ce centre vital ou <<hara>> décrit par les orientaux.

cela parce que cette lumière isolée dans la nuit, c'était tout à ce moment-là, c'était la chaleur du foyer, la nourriture, le repos, la sécurité, c'était surtout une présence humaine.

Et ça m'a rappelé un peu cette situation là, car dans la grande obscurité, une petite lumière même minuscule signifie tout l'Humain ou tout le Divin, et pour moi justement, il n'y a plus de séparation entre ces deux dimensions, ces deux présences.

Et voilà que je me rappelais à Calcutta, dans une chambre d'hôtel, que j'avais toujours visualisé cette lumière, là, dans l'abdomen. Evidemment si on m'avait interrogé deux heures avant, j'aurais été incapable de dire que j'avais une « petite lumière dans l'abdomen ». Je n'avais aucune notion consciente de cela. Mais des profondeurs de l'inconscient voilà que ça surgissait comme un éclair, évident.

Et au sein de la grisaille, de l'indifférenciation, elle devenait la seule chose qui était vraiment intéressante, la seule chose qui valait la peine d'être connue et justifiait le combat de la vie. Bien sûr je pouvais continuer à vivre en fonctionnant, en travaillant, en dépensant mon argent, en faisant n'importe quoi pour m'occuper, bref en faisant semblant... L'autre possibilité était de partir à la découverte pour voir vraiment, savoir de l'intérieur ce qu'est cette lumière. Evidemment on peut facilement mettre des mots là-dessus : l'énergie vitale, l'étincelle divine, mais ce ne sont que des mots vides et creux s'ils ne sont pas investis par la densité de l'expérience, l'épaisseur du vécu. Savoir par le dedans, par la révélation à soi-même devenait en cet instant la seule chose qui valait vraiment la peine dans ma vie.

Moment charnière

Et cette situation où plus rien de l'identité sociale n'avait d'importance, où toutes les qualifications extérieures devenaient secondaires, finalement m'a permis de me dépouiller de doutes, de réserves, de la

honte...si jamais je décidai quelque chose qui pourrait paraître complètement fou au regard des autres. N'étant plus lié aussi étroitement par le qu'en dira-t-on, je devenais libre des options les plus risquées. Et c'est cette espèce de liberté de l'appauvrissement qui m'a permis de me dire : « Il faut que j'aie vu qu'est-ce que c'est que cette lumière-là...ça peut être le but d'une vie et si je me casse la figure, eh bien au moins j'aurai essayé. Si je ne tente rien, je risque de le regretter toute ma vie ». Et c'est là que j'ai fait le pas. Je crois que ce moment là est important dans toute mon évolution, je le situe un petit peu comme le moment-charnière qui m'a amené à faire ce que je fais maintenant.

Et logiquement je suis alors demandé comment aborder cette démarche. Par quelle voie aller vers la connaissance de cette lumière ?

J'étais donc médecin, j'avais vu un peu ce qui se passait dans le monde scientifique académique et il m'était évident que ce n'était pas par ce côté-là que j'aurai des réponses. La science était devenue une idéologie rationaliste, matérialiste, déshumanisée. En commençant mes études de médecine je m'étais imaginé ingénument être entré dans le « temple du savoir ». Quelle déception, j'avais trouvé de la technique, certes parfois très sophistiquée, mais sans âme, sans curiosité intellectuelle.

J'avais alors tenté d'étudier simultanément la philosophie en faculté de lettres. Mais on m'avait vite fait comprendre qu'on n'avait le droit de poser des questions qu'après avoir acquis les bases de la philosophie. L'enseignement ne partait pas de nos questionnements pour les faire évoluer mais d'un corpus à acquérir. Là aussi la curiosité n'était pas au programme. J'avais donc aussi arrêté la philosophie à cause de cela, et aussi il faut le dire parce que c'était difficile de faire médecine et philosophie en même temps.

Le milieu académique ou de l'enseignement, tant scientifique que littéraire ne m'avais pas laissé une sensation de lieu d'acquisition d'un savoir sur la vie. Sauf cependant quelques professeurs. J'ai toujours trouvé ces quelques individus hors-cadre qui m'ont nourri, qui ont su faire passer quelque chose de l'humain, au-delà de leurs qualifications professionnelles. Et je crois fort en cette capacité singulière de l'être humain d'être, parfois de façon bien solitaire, un ferment dans la pâte.

La réponse ne paraissait pas émerger non plus du côté des églises pour les raisons que j'ai données tout à l'heure. Là aussi j'avais été touché par le vécu de certaines personnes qui ont croisé mon chemin et puis aussi par la vie de certains saints comme Charles de Foucauld ou les écrits d'hommes inspirés comme Teilhard de Chardin. Ce dernier très critiqué par l'institution m'avait cependant sorti de l'asphyxie par le souffle de son inspiration. Des êtres qui ont donné des réponses très consistantes avec une touche mystique authentique. Mais l'institution église me semblait trop rigide, fermée avec une prudence confinant à la paralysie, avec des silences sur certains sujets qui me semblaient hypocrites ou d'une complicité peu reluisante. Autre voie qui me semblait plutôt obstruée.

La voie politique ne m'a jamais convaincu, j'ai toujours trouvé qu'il y avait quelque chose de faux là-dedans, une forme d'imposture. Elle fut très vite écartée.

Suivre la voie des connaissances empiriques des guérisseurs au Pérou

Toutes ces portes me paraissant fermées, la seule porte qui restait entr'ouverte était celle des médecines traditionnelles. En effet, j'avais vécu des expériences directes, j'avais vu que ces gens savaient des choses et que ça fonctionnait. Leur savoir était tout à fait cohérent et fonctionnel et dépassait largement le niveau de simples croyances

collectives. Dans mon pragmatisme médical acquis et mon pragmatisme paysan hérité, je pouvais dire des ces pratiques empiriques « ça marche ». Et donc il y a là des réponses congruentes avec le réel.

La décision s'est imposée de suivre la voie des connaissances empiriques des guérisseurs. Car il était aussi très clair pour moi qu'il fallait absolument passer par l'expérience. Je ne voulais pas qu'on me donne des réponses extérieures mais qu'on me guide vers la découverte de mes propres réponses. C'est la seule chose qui pouvait me satisfaire. Il s'agissait de se mettre à l'école de ces spécialistes en suivant leurs pas.

Alors sont venues les questions plus concrètes : où, quand, comment... Il m'est apparu qu'il fallait que je m'appuie sur ce que j'avais déjà acquis, mes atouts personnels. J'étais médecin donc je devais me servir de ce passeport en élaborant un projet de recherche sur les médecines traditionnelles. Et le Pérou s'est vite imposé comme le lieu connu de moi le mieux adapté

à ces objectifs : contexte latin plus proche de ma culture, pays diversifiée avec diverses formes de médecines ancestrales, j'y avais des contacts dans le système formel comme près de guérisseurs...

Le milieu académique ou de l'enseignement, tant scientifique que littéraire ne m'avait pas laissé une sensation de lieu d'acquisition d'un savoir sur la vie.

Sans entrer dans le détail, un an après cette décision je trouvais les moyens de me rendre au Pérou. Et j'ai observé avec davantage de clarté comme j'étais guidé dans cette démarche. Par exemple je suis arrivé à Tarapoto à partir d'un commentaire d'une amie sur ce lieu et quand je suis descendu de la passerelle de l'avion, au beau milieu, j'ai été envahi par la certitude que « j'arrivais chez moi ». Je n'avais rien vu de la ville, cela était parfaitement irrationnel, mais je savais et cette certitude ne m'a pas quitté depuis vingt ans que j'y vis.

Les premiers mois j'ai visité et finalement sélectionné quelques guérisseurs avec

lesquels j'avais de la sympathie, le courant passait mieux. Nous bavardions et la conclusion de nos conversations était plus ou moins la même : « la seule façon d'apprendre, c'est de prendre les plantes, ce sont elles qui enseignent ». Quand je leur demandais comment ces plantes enseignaient à l'être humain, ils me répondaient « comme à télé » ! Evidemment nous ne regardons pas les mêmes chaînes !

J'ai dû alors faire un choix, celui de mettre temporairement ma rationalité et mes jugements de côté et de m'autoriser tous les six mois à m'arrêter, reprendre un peu tous mes instruments rationnels occidentaux, réfléchir et voir où j'en étais, physiquement, psychiquement, au niveau de ma recherche... Il est vrai que c'était un peu dissociatif de se partager artificiellement de cette manière mais indispensable pour entrer dans un processus d'apprentissage. D'ailleurs j'ai eu de nombreux rêves pendant des années où j'étais appelé pour une urgence médicale et je ne me souvenais plus les traitements, les doses, c'était très angoissant. Je quittais la sécurité du statut médical pour les méandres du guérissage amazonien. C.G. Jung a joué un rôle particulier à cette époque de référent, par l'introduction de la dimension symbolique, spirituelle ou mystique. A distance, maintenant, je pense que Jung pêche de certaines limites, mais il a joué un rôle très important de jonction, de pont entre ma formation occidentale et les médecines traditionnelles amazoniennes. Avec Jung on pouvait oser aborder les thèmes de l'inspiration, de l'illumination et sortir de l'asphyxie et du dessèchement freudiens.

Le lien de la foi : vision mystique

Par ailleurs, je n'ai jamais perdu complètement le lien de la foi. Je pense que si je n'avais pas eu la foi, cette aventure ne se serait pas passée de cette manière. Nos

expériences vitales comme les vécus rituels sont marqués par notre intentionnalité sous-jacente. Bien entendu, nous sommes encombrés de toutes sortes d'interrogations, de doutes, de peurs, de prétentions, mais notre intentionnalité de fond détermine en grande partie la qualité de nos expériences. Or la foi institue un axe structurant. Le simple fait de concevoir ne serait-ce qu'une vague dimension transcendante à l'existence humaine permet d'ouvrir vers un « tout-autre », d'accepter que la réalité ne s'arrête pas au monde sensible, visible, et qu'il existe un sens sous-jacent à la Vie. Ce sens implique de l'ordre et par là-même des protections, des guides, des garde-fous... Même avec une foi quelque peu faible ou étiolée, ce regard porté au-delà de l'immédiat change tout.

<<La seule façon d'apprendre, c'est de prendre les plantes, ce sont elles qui enseignent>>. Quand je leur demandais comment ces plantes enseignaient à l'être humain, ils me répondaient <<comme à la télé>>! Évidemment nous ne regardons pas les memes chaînes!

J'ai été très frappé lors des séminaires que nous organisons de constater le désastre de la vie des personnes sans foi. Je ne parle pas de croyance mais de foi. Des parents ont cru bien faire en ne transmettant aucune foi à

leurs enfants pour les laisser libres de choisir quand ils seraient majeurs. Mais comment choisir quand on ne connaît pas les options ? Or connaître ici c'est de l'intérieur, on parle de foi et pas de croyances. La foi, c'est-à-dire que la vie a un sens avec son lot de souffrance et peine, de maladie et de mort, au-delà de tout ce « mal » la vie demeure, se pérennise, gagne, reste cohérente. Les croyances peuvent s'apprendre en étudiant mais la foi doit se transmettre par le cœur, le vécu, d'être à être. A partir du moment où ces personnes n'ont aucune transmission de la foi, du sens de ce « tout-autre », ils n'ont rien pour se construire, comme les forteresses vides. Elles n'existent que par leurs défenses et rien au centre, rien à défendre. Cela est particulièrement fréquent dans les professions de la psychiatrie. Et on doit être très prudent de ne pas attaquer de force ces résistances avant d'avoir semé auparavant une petite plante au sein de la forteresse.

L'effondrement des structures défensives peut être dangereux tant que la petite plante n'a pas grandi. Ce vide intérieur du manque d'ensemencement de la foi est la chose la plus dramatique que je connaisse. Parce que même si on a eu une éducation religieuse mauvaise, tordue ou douloureuse, on a au moins quelque chose à quoi s'opposer, sur lequel on peut s'appuyer même si c'est à travers le combat, la purification, la révision. Mais on a de la matière première et c'est infiniment plus riche que le néant. Le pire est de ne rien avoir du tout.

J'ai la chance d'avoir eu en héritage de cette matière première. Non seulement par les manifestations typiquement religieuses comme le fait d'aller à la messe mais par le témoignage de vie. Car c'est ce témoignage qui rend valide l'expression religieuse dans un premier temps. Une manifestation de cohérence. Par la famille paternelle, j'ai hérité d'un côté paysan. Le paysan est celui trace un sillon jusqu'au bout du champ, et recommence dans l'autre sens dans l'espoir de la récolte. Et si toute la récolte est perdue, l'année suivante, il recommence avec la même obstination, patience et espérance. Il a foi dans ce qui doit venir, la promesse de la récolte est toujours là...

Je me suis cru intellectuel à moment donné et c'est à travers les plantes que j'ai découvert ce bagage intérieur de paysan dont je n'avais pas conscience. Et j'ai par là même redécouvert l'héritage spirituel qui va avec. La religion transmise est redevenue habitée de spiritualité à mes yeux et à mon cœur. Bien entendu cet héritage mélangé a dû se purifier et continuer de le faire. Ce qui me paraissait dissocié, les formes de l'église et mes aspirations à cette lumière du dedans vont se rejoignant, résonnent de nouveau. Je vois des lignes de force qui vont en convergeant de façon toujours plus étroite même si je considère que le travail est loin d'être terminé. Cela ne m'empêche pas d'être critique sur certaines formes institutionnelles,

de souffrir de la vétusté ou du moralisme de certaines structures, mais dans l'essence, dans le fond, le trésor est là, intact sous le dépôt du limon des siècles. Et à cette étape de mon itinéraire je n'ai aucun doute sur la cohérence entre les enseignements de Jésus et les révélations de la Nature à travers les

plantes sacrées utilisées dans un contexte approprié. Je ne peux pas imaginer à ce stade que puisse survenir en moi une fracture brutale entre ces deux formes de la Révélation.

Alors curieusement, cette démarche de redécouverte, de

réappropriation de la foi chrétienne post-moderne, fait écho à une vision plus mystique que le modernisme a cru bon de rejeter et associer à des croyances moyen-âgeuses obsolètes. C'est-à-dire que la dimension surnaturelle de la vie reprend ses droits tout en se différenciant des formes superstitieuses de la pensée magique du monde contemporain. Je suis bien conscient que les personnes qui pourraient m'écouter de l'extérieur risquent de considérer qu'il s'agit d'un retour en arrière. Pour moi il n'est pas contradictoire d'être chrétien post-moderne et attaché aux transmissions de la Tradition dans leur essence, bien au contraire.

Le domaine spirituel est de l'ordre de l'expérience: la présence du monde des esprits

Par exemple, l'importance du combat spirituel reprend toute sa vigueur, la lutte entre les forces du Bien et celles du Mal est plus que jamais à l'ordre du jour. Car je suis un médecin-paysan, je fonctionne sur une dimension pragmatique, clinique avec constations des faits, observation, diagnostic, thérapie et évaluation des résultats. Et le domaine spirituel est pour moi de l'ordre de l'expérience, il doit être éprouvé. Je dois reconnaître que je ne m'attendais pas du tout à découvrir cela en suivant la voie des savoirs traditionnels. J'étais encore très

Les croyances peuvent s'apprendre en étudiant, mais la foi doit se transmettre par le cœur, le vécu, d'être à être.

imprégné du psychologisme réducteur occidental qui considère le domaine du spirituel comme un compartiment de la psyché, un sous-produit de nos cogitations mentales. Or dès le début de mes explorations auprès des guérisseurs, j'ai été confronté à la présence du monde des esprits. Ce que j'ai d'abord considéré comme un inconvénient, un artefact, une interférence avec mes recherches, une pollution des médecines ancestrale qui ne me concernait pas directement. Cependant, j'ai bien dû constater assez vite que le phénomène n'était pas simplement culturel mais transculturel et s'attachait à la nature humaine et la nature du monde. Que nous-mêmes sommes des esprits incarnés susceptibles d'être pollués et que toute la création est habitée de la présence des esprits. Et avec le recul de 25 ans, je suis stupéfait de voir à quel point chez nous occidentaux rationnels qui nions ou ignorons cette dimension, les « infestations » par des formes spirituelles malignes sont fréquentes et source de pathologie. Et que dans ces cas, bien évidemment la guérison doit passer inévitablement par la purification de ces envahissements ou contaminations. Il m'a fallu vaincre bien des résistances intérieures pour arriver à admettre l'extrême prégnance de cette réalité dans notre quotidien.

Je ne peux m'étonner de retrouver ces résistances chez mes contemporains quand je me risque à aborder ces sujets. Et peut-être sont-elles encore plus fortes au sein de l'église. Les mauvais esprits ne font pas partie du panorama de nombreux religieux très mal à l'aise avec ce sujet et qui vont jusqu'à en nier l'existence... même si Jésus signale que l'expulsion des esprits malins sera un des signes essentiels des croyants. Trouver un prêtre exorciste qui ose exercer son apostolat relève de l'aventure la plus incertaine. Au Pérou, par exemple, il n'y a pas un seul prêtre exorciste, en Espagne, il y en a deux.

La dimension surnaturelle de la vie reprend ses droits tout en se différenciant des formes superstitieuses de la pensée magique du monde contemporain.

Et vous imaginez facilement que si une personne rencontre un de ces prêtres pour lui dire qu'elle est venue en Amazonie, qu'elle a pris l'ayahuasca et qu'elle a découvert qu'une partie de ses problèmes relevait de l'infestation, elle a toutes les chances de ne pas être écoutée, voire envoyée d'office chez un psychiatre. Cependant chez les quelques exorcistes pratiquants que j'ai pu rencontrer j'ai par contre trouvé une grande écoute. Je les ai sentis aussi solitaires que moi au sein de l'église car par des abords différents, nos expériences se révélaient extrêmement proches et coincidentes. De fait, il existe extrêmement peu de lieux en occident où l'on puisse vérifier en quelque sorte l'existence et l'efficacité du monde spirituel, même si depuis une vingtaine d'années les mouvements charismatiques font renaître l'espoir en ce sens.

Si la dimension spirituelle n'est que le lieu de nos projections mentales, un bouche-trou de nos failles psychiques, une scène imaginaire, le déni du monde invisible s'impose. Et tant que le débat demeure idéologique, intellectuel, toutes les élucubrations comme tous les dénis sont permises. Cependant, dès que l'on entre dans l'expérience, celle du prêtre exorciste ou celle du shaman amazonien, ces constructions mentales sont très vite défaites.

La dimension du combat spirituel et la gestion des relations avec le monde spirituel. Exemples de Savoir-Faire et de mise en forme rituelle.

Dès que l'on reprend les écrits des Pères de l'église, des mystiques, et aussi simplement de la Bible et spécialement du Nouveau Testament, la notion du combat spirituel et de l'existence d'entités spirituels, anges et démons est à toutes les pages. Mais c'est comme si on avait occulté, on avait oublié cette dimension là... Les sociétés traditionnelles sont imprégnées de cette dimension d'un univers habité, d'une

dimension invisible très active et n'ont pas connu la rupture des idéologies de la mort de Dieu. Ce qui veut aussi dire que les relations avec ce monde invisible ne sont pas toujours des plus pacifiques et que la sorcellerie y est très active. Prêter attention aux informations et connaissances des médecines traditionnelles ne signifie certainement pas s'y affilier sans aucune précaution.

La gestion, si j'ose dire, des relations avec le monde spirituel requiert donc un savoir-faire. Cela commence avec l'intentionnalité qui, comme je l'ai dit précédemment, suscite un ordonnancement à ces relations. Une plante peut être utilisée pour guérir ou pour porter préjudice. Comme toute chose. L'esprit de la plante est soumis à la volonté humaine.

Et à partir des structures rituelles permettant de gérer sans dommage cette relation au monde spirituel à travers l'induction des plantes sacrées, j'ai pu d'une certaine façon redécouvrir l'importance des formes liturgiques et des gestes sacramentels. En effet, la mise en forme rituelle va induire des effets différents de la plante ingérée.

Exemple 1 :

Par exemple, prenons la coca, plante sacrée du monde andin, des Incas. Si on fait une simple infusion de coca pour mieux digérer, le rituel culturel de l'infusion est suffisant car je ne sollicite la plante que sur un niveau d'énergie faible, sa dimension moléculaire, pharmacologique. Maintenant, si je veux utiliser la même plante de coca pour accéder à des connaissances médicales, me guérir à travers les rêves, me calmer sur le plan psychique, je dois commencer à faire un rituel, parce que je vais solliciter l'énergie de cette plante à un autre niveau vibratoire pour ainsi dire. Et si je veux accéder à une relation avec l'esprit de la coca pour aller vers la sagesse, la connaissance, je dois alors procéder à un acte rituel qui permet « d'activer » l'esprit de cette plante. Cet esprit

est nommé « supay » en quechua et les espagnols l'ont traduit par « diable » au lieu de « génie » ou « ange » des plantes. Chaque catégorie de plante possède un esprit collectif, entité tutélaire qui s'assimile fort aux fonctions angéliques de la tradition chrétienne. Ces entités président à espèces d'êtres vivants (plantes, animaux), des lieux naturels, des collectivités humaines, des fonctions psychiques, des fonctions spirituelles.

Dans la tradition amazonienne, comme dans toutes les autres traditions culturelles non occidentales, il existe une connaissance très élaborée de ce monde des entités : anges déchus, démons et mauvais esprits, esprits des défunts. Celle-ci est largement utilisée pour des actions magiques, spirites ou sorcières. Avant d'arriver au Pérou, j'ignorais que tout cela existait, je pensais comme tout français moyen qu'il s'agissait de croyances culturelles et que la suggestion collective faisait son effet. Bien que certaines régions de France comme la Mayenne, le Berry ou la Corse aient gardé des racines pré-chrétiennes où ces pratiques sont encore actives. Mais enfin il s'agissait de reliquats d'un monde paysan arriéré. Autrement dit, il fallait y croire. En effet, on peut à la limite accepter que certaines substances toxiques fassent du tort à quelqu'un par contact

Chaque catégorie de plantes possède un esprit collectif, entité tutélaire qui s'assimile fort aux fonctions angéliques de la tradition chrétienne.

direct, mais que dire des sorts à distance ? Mais il existe aussi actuellement les grandes migrations du Sud vers le Nord avec leurs apports culturels y compris les négatifs : le maraboutage se pratique à Paris.

Alors que j'étais déjà au Pérou, j'ai ainsi retrouvé un ami prêtre de mon époque étudiante. Même si j'étais en confrontation avec lui sur certains points j'avais une certaine admiration pour sa sagesse. Et j'apprends qu'il vient d'être nommé prêtre exorciste de son diocèse. Et sous manière de boutade, je lui dis « tiens nous faisons le même boulot » ! Et cet homme souriant et serein m'avoua alors ne rien connaître à cette

nouvelle fonction et chercher de façon inquiète à en savoir davantage sur le sujet. Il se trouve qu'il exerçait tout proche d'une caserne des appelés du contingent outre-mer et s'était vu tout à coup sollicité par des jeunes calédoniens, antillais, réunionnais demandant à être désenvoûtés...et lui les envoyaient chez le psychiatre, car il ne savait pas quoi en faire.

Son interprétation commune à la plupart des religieux était que si démons il y a, ceux-ci sont propres à l'individu : notre orgueil, notre colère, nos mensonges...mais point d'entités propres. Ce sont en quelque sorte des formes psychiques. Certes, tout vrai guérisseur peut reconnaître la façon comme chaque personne collabore avec les entités et même les nourrit mais cela n'ôte rien de leur spécificité et singularité, leur individualité. En termes plus chrétiens, il y a bien une blessure de l'âme, une chute originelle qui abîme la nature humaine en donnant prise aux démons...ce qui ne les fait pas disparaître dans la non existence. A tel point que Jésus en expulse dans le corps de porcs qui sont alors possédés... Malgré ces faits concrets, les prêtres très souvent amenés à commenter des passages d'évangile sur ces sujets, soit font l'impasse, soit proposent une interprétation qu'ils qualifient de « symbolique ». Il faut entendre ici le mot symbolique dans le sens où ce serait virtuel, une espèce de comparaison littéraire. Ça excuserait en quelque sorte la grossièreté de la chose. Or le symbolisme et tout sauf virtuel, dans toutes les traditions il signifie ce qui est vrai à des niveaux de réalité différents et simultanés.

Exemple 2 : Une transmission transgénérationnelle des problématiques

Autre exemple, celui de la solidarité humaine, de la solidarité de la condition humaine, celle d'une nature altérée, celle du péché puisqu'on nous sommes dans un discours religieux. L'observation par les médecines traditionnelles constate qu'il existe une transmission trans-générationnelle des problématiques. Les transgressions contre la vie, contre les lois de la vie, se transmettent de générations en générations

jusqu'à ce que ce que la faute soit résolue, réparée, expiée d'une certaine façon. Que le pardon puisse se faire. Il s'agit là encore d'une observation « clinique ». Très souvent d'ailleurs la cause en amont, la faute d'un ancêtre est ignorée par ceux qui en subissent les conséquences mais elle est portée dans la mémoire du corps et peut resurgir à la conscience à travers l'usage ritualisé des plantes sacrées psychoactives. Et une vérification à posteriori de la véracité des faits est alors possible.

On observe que lorsqu'il existe une transgression très importante, un meurtre, des viols, des avortements, des trahisons, le premier non-dit est connu au sein de la première génération. Tout le monde sait de quel événement il s'agit mais personne n'en parle. Dans la génération suivante, on sait qu'il y a un non-dit, mais son contenu est ignoré. Il y a la conscience que « quelque chose » de malsain est tu mais ce quelque chose n'est pas clairement identifié. A partir de la troisième génération, on ne sait même plus qu'il y a un non-dit mais celui-ci reste actif dans l'inconscient familial et individuel. Cette situation peut générer des formes de dissociation, parce que les individus sont habités par des forces destructrices patentes dont ils ne peuvent relever consciemment l'origine, qui semblent ne pas appartenir à leur histoire et qui cependant exercent un certain contrôle sur leur existence jusqu'à éventuellement constituer des forces compulsives quasi incontrôlables. A ce moment, ces personnes m'écrivent en disant qu'elles ont « l'impression » d'être possédées bien que la plupart le prennent comme une formule allégorique sans y croire vraiment. C'est une façon de dire qu'elles n'arrivent pas à contrôler quelque chose en elles. Cependant, j'oserais dire maintenant qu'il y a vraiment une forme de possession réelle, pas dans le sens de la grande possession démoniaque, du style du film « L'exorciste ». Ces cas de grandes possessions, bien que rares, existent tout de même et j'en ai vu quelques-uns et c'est très impressionnant. Mais plus fréquemment il s'agit de formes « d'infestations » plus ou moins importantes, simples ou multiples. Et lors des séances

thérapeutiques, rituelles, le diagnostic peut être posé ou plus exactement s'impose par des manifestations externes ou de type énergétique, inconfondables avec des poses hystériques. C'est d'ailleurs une des fonctions de base du travail chamanique ou de guérissage de poser ce genre de diagnostic qui va engager des actions thérapeutiques spécifiques.

Ces infestations peuvent résulter également d'une pratique magique sur la personne ou sur des ancêtres, de malédictions, d'héritages pollués. Par exemple on s'étonne que, lors d'un processus thérapeutique, un européen visualise constamment des images rattachées au monde de l'Inde ou que le thérapeute le voit entouré d'africains, le tout enveloppé de sensations et perceptions très désagréables et sinistres. Et alors on découvre qu'un ancêtre a vécu en Inde et a vécu des conflits culturels ou que cette personne a fait un séjour en Afrique et a connu une relation amoureuse qui s'est mal terminée...

Dans ces cas le traitement implique inévitablement une forme d'exorcisme. Il ne s'agit pas d'un exorcisme dans le sens canonique du terme, réservé à un prêtre mandaté spécifiquement par son évêque. Ce grand exorcisme qui suppose le recours au rituel romain officiel ne nous est pas accessible. On peut préférer parler alors de rituel de libération, ou petit exorcisme, autorisé à toute personne baptisée et de bonne foi. Tout chrétien peut prier pour la libération d'un être humain qui subit un degré d'infestation, ce que nous n'osons plus faire aujourd'hui. Il me paraît fondamental ici d'insister sur la nécessité d'une absolue concordance avec l'Eglise. Pourquoi ? Parce que simplement, la seule manière de pouvoir avoir toute sécurité dans ce genre d'opération délicate consiste à rester dans l'obéissance. L'obéissance nous maintient dans l'humilité et nous maintient dans la sécurité. Si notre supérieur éventuellement se trompe, ce qui

peut arriver évidemment, le seul fait de l'obéissance nous maintient dans la « zone de sécurité ». Nous avons eu la chance, ici, d'avoir un évêque qui a approuvé et soutenu constamment notre démarche. C'est un homme très engagé dans la dimension sociale et je crois qu'il a été touché de voir que des patients toxicomanes qui n'ont pas « baigné dans l'eau bénite » parfois se transformaient étonnement à partir de l'abord que nous leur offrons. Je dois dire que ça a été une grâce pour moi et le projet Takiwasi. Son soutien permanent et sans réserve a été comme un signe sur le chemin.

Les transgressions contre la vie, contre les lois de la vie, se transmettent de génération en génération jusqu'à ce que la faute soit résolue, réparée, expiée d'une certaine façon.

Puis étant très pris et voyant que nous avons beaucoup de demandes, l'évêque nous a alors délégué un prêtre. Je dois reconnaître que j'ai été quelque peu effrayé quand j'ai su qu'il s'agissait de l'aumônier militaire de la caserne de Tarapoto. Mon préjugé m'a conduit à penser qu'il devait être assez étranger à une démarche comme la nôtre. Et nous avons découvert un homme généreux et ouvert qui lui-même a entrepris progressivement le chemin de la découverte des médecines traditionnelles et de ses richesses quand utilisées dans un contexte ritualisé correctement. Le Père Christian nous accompagne de très près et nous permet d'intégrer de façon de plus en plus étroite les composantes des médecines traditionnelles et celles de la foi au Christ. Il a fait en quelque sorte le chemin inverse du christianisme vers les savoirs ancestraux, ce qui n'a fait qu'approfondir et enrichir sa foi.

Résultats du travail au Centre Takiwasi : Intensification des chemins de foi.

Sans doute qu'un des résultats du travail au Centre Takiwasi pour moi et quelques autres personnes a été la reprise d'un cheminement de foi de plus en plus intense. Il a fallu évidemment au cours de ce processus découvrir les cohérences entre « christianisme et chamanisme », pour dire

vite, et par là des instruments qu'offrent l'Eglise, la liturgie et les sacrements. Il est tellement vrai que pour le chrétien moyen la connaissance de sa foi se limite au catéchisme de l'enfance. Là il a fallu reprendre les textes et les relire avec un autre regard, détecter les correspondances, approfondir la lecture symbolique, se réalimenter aux sources mystiques.

Parallèlement dans les séminaires de deux semaines que nous organisons pour des visiteurs non toxicomanes, sur la base d'une démarche de psychothérapie, la dimension spirituelle est très vite apparue. Ces groupes n'étant pas des groupes chrétiens, je me suis senti tenu de ménager la sensibilité des non chrétiens en adoptant une certaine formulation de type plus psychothérapeutique ou symbolique. Mais un certain nombre de catholiques engagés ont demandé à réaliser un séminaire où l'on pourrait parler ouvertement de la foi et des échos de leur expérience avec les plantes sacrées en relation avec cette foi. Il s'agissait de lever l'obligation de réserve sans gêner d'autres personnes pour pouvoir vraiment poser des questions essentielles de la foi. C'est ainsi que nous sommes arrivés à organiser des séminaires pour des personnes étant déjà venues à Takiwasi et ayant expérimenté l'usage ritualisé des plantes et d'autre part engagées activement dans une pratique de leur foi.

L'observation constante est que ces gens approfondissent leur foi de manière vraiment extraordinaire. Par exemple entendre un prêtre affirmer que lors de sa première conversion il a décidé de devenir prêtre et que l'expérience avec les plantes constituait la deuxième conversion de sa vie ne peut laisser indifférent.

Prise de conscience de l'importance de la corporéité

La foi chrétienne actuellement est vécue de manière beaucoup trop mentalisée avec un déficit flagrant d'incarnation, d'inscription dans le corps. Or, tout à coup, avec

l'expérience des plantes, survient une puissante prise de conscience de l'importance de notre corporéité. La vie spirituelle revient habiter le corps du sujet, un corps qui n'est pas un simple objet, un réceptacle de l'esprit mais qui est partie intégrale du sujet.

Il est curieux de constater que les deux grands reproches constamment fait de l'extérieur à la foi catholique de nos jours est le rejet du corps et la genèse d'une culpabilité malade. Il me semble que c'est exactement de l'inverse qu'il s'agit puisque c'est la religion même de l'incarnation et de la miséricorde. C'est la religion du Dieu incarné et qui offre le pardon, j'allais dire de manière discrétionnaire.

Notre corps n'est pas n'importe quoi, c'est le temple de l'Esprit et il est appelé à ressusciter pour une vie sans fin... on est donc loin du concept du véhicule passager et finalement secondaire. En ce sens, la pratique avec les plantes permet de vivre intensément cette dimension de la corporéité, de constater l'investissement de notre corps par l'Esprit qu'il contribue à nous révéler à nous-mêmes. C'est par ailleurs la religion même du pardon, puisqu'il suffit, ce qui n'est pas toujours facile, de confesser ses fautes, de reconnaître ses erreurs, sincèrement évidemment, c'est le minimum qu'on puisse exiger, pour obtenir le pardon. Le repentir équivaut à un pardon systématique ! Donc la miséricorde est là offerte en permanence, il suffit simplement de vouloir la recevoir de tout cœur. De même les plantes sacrées reçues avec cœur conduisent inévitablement à la constatation progressive de son ombre, des torts causés, de la suffisance de l'ego.

La foi chrétienne redécouverte sous des jours plus aimables.

L'usage adéquat des plantes offre donc une opportunité de réconciliation avec la foi chrétienne redécouverte sous des jours plus aimables.

L'image extérieure de l'église souffre beaucoup des superpositions névrotiques des chrétiens, et en particulier des religieux, au contenu même de la foi. Nous voyons venir de nombreuses personnes éloignées d'une Eglise qui les a blessées dans leur enfance.

Certains ont été asphyxiés par les prescriptions moralisatrices des figures parentales, d'autres écartelés par les contradictions entre le discours sur l'amour et les événements ou non-dits intra-familiaux, ou pire encore ceux qui ont été profondément atteints par des attitudes ou gestes à connotation sexuelle, doublement malsains lorsqu'ils proviennent de personnes investies d'une fonction religieuse.

Ces antécédents parfois très douloureux pèsent singulièrement dans le jugement, la méfiance ou l'hostilité portés en bloc à la foi à travers ces figures parentales troubles. Le rejet, voir le blocage ou la haine, s'appliqueront alors au-delà d'elles-mêmes à la « bonne nouvelle » qu'elles étaient censées transmettre.

Il est ici nécessaire d'entreprendre un travail de différenciation qui permette de discerner ce qui a été distorsionné par lors de la transmission de la foi et ainsi retrouver l'essence même du message pour qu'il puisse être repris à leur compte. Cela a été aussi en partie mon itinéraire et le processus avec les plantes offre cette acuité psychique qui facilite ce discernement.

Une difficulté de ce mode d'accès à une foi plus vivante et épurée consiste pour ces personnes à trouver les relais nécessaires pour poursuivre leur cheminement lors de leur retour à domicile. En effet, retourner dans une paroisse locale et affirmer « En Amazonie j'ai redécouvert la foi » peut poser quelques problèmes... Mais l'Esprit aidant, il y a des cheminements qui se font, et certains connaissent de véritables révolutions intérieures.

Ce n'est pas une approche syncrétique

Il vaut la peine d'insister sur le fait qu'il ne s'agit pas ici d'une approche syncrétique, une espèce de rite pseudo-néo-chrétien où l'ayahuasca remplacerait l'Eucharistie. Ce serait à mes yeux une transgression majeure et d'autre part une absurdité totale. Il existe de fait des églises néo-chrétiennes qui ont remplacé l'hostie et le vin par l'ayahuasca. Cela me paraît une forme d'idolâtrie qu'évidemment je ne partage pas du tout.

Il faut bien resituer les choses. Si le monde est créé bon, les plantes et l'ayahuasca sont par essence bonnes. Mais l'être humain, dans sa liberté, peut en faire mauvais usage. A mes yeux il est fondamental d'inscrire leur usage dans une claire intention spirituelle quand on souhaite précisément en faire un usage spirituel. Or, il y a là deux aspects, celui de l'intentionnalité et celui des formes. Je ne peux prétendre être dans la lumière et la transparence absolues mais il doit exister une « sincérité de base » comme condition minimale de l'intentionnalité. Et dans les formes je ne peux être en dehors des prescriptions rituelles autorisées par le Magistère, dans le respect des fondements du dogme. Quand je dis dogme, je ne me réfère pas à des prescriptions extérieures secondaires et temporelles mais à l'essence même des vérités de foi. Et ce « dépôt de la foi » c'est l'Eglise inspirée du Christ qui en est le garant. Ce socle qui n'a jamais été contredit depuis 2000 ans malgré l'histoire parfois agitée de l'église et toutes ses erreurs. Ce qui reste tout de même remarquable. Je demeure admiratif de ce que l'église comme institution, avec ses imperfections humaines, n'ait jamais altéré l'essence même de ce qu'est l'Eglise comme corps mystique du Christ.

Voilà un autre travail de différenciation à entreprendre. Combien souvent voit-on ici venir des personnes qui confondent l'institution église, qui est le gouvernement humain, matériel, terrestre, et l'assimilent, l'identifient complètement à l'Eglise en tant qu'assemblée des croyants et corps mystique du Christ. Le rejet de l'une entraîne le rejet de l'autre

Et on voit à quel point, à notre époque de confusion, s'impose la nécessité du bon discernement. Que de différenciations à faire à tous niveaux ! Et un grand problème du travail comme le nôtre, qui tente d'ouvrir des portes pour entrer en contact ou en relation avec le monde de l'Esprit, consiste à poser la question des sources de l'inspiration. D'où procèdent les inspirations qui jaillissent lors des pratiques thérapeutiques ritualisées avec les plantes médicinales et particulièrement les plantes sacrées psychoactives comme l'ayahuasca ? Peut-on se fier au contenu des visions, locutions, auditions qui surviennent ou bien aux apparents messages de la riche vie onirique post-ayahuasca ? Enorme obstacle évidemment, mais qui n'est pas le seul obstacle des médecines traditionnelles sinon celui de toute forme d'inspiration. Mais étant donné l'intensité et la fréquence des inspirations dans ce contexte ritualisé il demeure fondamental d'asseoir quelques sécurités de base.

Pour éviter toutes sortes de deviances possibles

L'inscription dans la rigueur théologique ou du dogme joue un rôle essentiel à notre avis pour éviter toutes sortes de déviances possibles, depuis les mouvements sectaires, jusqu'au fanatisme idéologique, aux pratiques sorcières et aux formes idolâtriques.

Ce travail se révèle très difficile et le discernement doit toujours être repris en s'appuyant sur la prière, les sacrements, en restant dans l'obéissance et en pratiquant la prudence. Discerner quelles sont les poussées de l'Esprit et les différencier des tentations du séducteur, ne peut s'exercer sans le recours aux instruments que l'Eglise nous offre pour cela.

Ce thème mérite d'être travaillé et réfléchi posément. A ces fins nous avons organisé en 2005 une rencontre sur « Christianisme /Chamanisme ». Ce n'est pas que je mette le chamanisme et le christianisme comme deux

voies situées au même niveau, équivalentes, mais il s'agissait de le poser de façon stylisée en termes de rencontre-choc. Les Actes en seront publiés courant 2007 avant la réalisation d'une seconde rencontre en octobre de cette année.

Les participants francophones et hispanophones ont témoigné comment leur propre vécu à travers l'usage ritualisé des plantes a affecté leur foi ou leur a fait découvrir de nouvelles dimensions de la foi. On y trouve des enseignements tout à fait étonnants.

D'un commun accord, cette approche se révèle à la fois très belle et très difficile. Parce que le combat rituel s'intensifie mais les fruits spirituels sont aussi plus gratifiants. On y retrouve ce « tremendum et fascinans » des expériences numineuses selon les termes junguiens.

Une expérience profondément libératrice

Les premiers pas inévitablement confrontent à l'ombre propre de chacun. Ce qui surgit spontanément, sans aucune injonction verbale, est la vision de sa propre misère, des erreurs de sa vie, du tort causé aux autres et à soi-même. Le mea culpa... Et il faut donc disposer à voir ces obscurités, à plonger en soi-même. Cependant, on voit ses fautes et ses manques, le péché pour résumer, mais cela ne s'exerce jamais dans le reproche, dans l'accusation, mais dans l'évidence de la vérité. Cette prise de conscience mène à la reconnaissance du vrai et se révèle alors profondément libératrice.

Et c'est là le critère numéro un à mon sens : ce vécu est profondément libérateur, or seule la vérité libère. Les révélations sur soi ou bien sur ses ancêtres, sa famille, les non-dits, peuvent parfois être très douloureux mais finalement ils allègent du poids du mensonge, de l'imposture et des faux-semblants. Voilà un critère important du discernement.

Quand les inspirations ou les visions enfoncez les sujets dans l'auto-accusation et la culpabilité, augmentent la confusion et le

malaise, elles ne viennent pas du « bon côté » tout simplement. L'accusateur, c'est le démon, c'est le Satan.

Très souvent, après les sessions d'ayahuasca, les participants souhaitent parler et même en quelque sorte se confesser... Après la vision libératrice, il y a nécessité de la mettre en mots pour définitivement expulser le secret en le mettant à jour. L'ayahuasca joue le rôle d'un sérum de vérité mais qui ne contraint personne.

La prise de conscience libératrice s'accompagne de façon constante de deux éléments : le pardon et la gratitude. Et ce n'est pas anti-chrétien, que je sache...

La nécessité du pardon à donner et à recevoir est associée très souvent à l'indication de réparations à effectuer. Car toute faute doit être reconnue puis réparée. On peut constater de nombreux cas où les transgressions remontent à des générations antérieures et sont expiées aujourd'hui dans la génération actuelle. La Bible dit que la faute des parents retombe sur les enfants jusqu'à 4 générations... cette solidarité du péché est ici cliniquement constatable et souvent même au-delà de 4 générations, chiffre que je crois l'on doit prendre dans un sens symbolique en nous consolant du fait que les bénédictions se transmettent sur mille générations ! Et cela aussi est constatable lorsqu'un sujet se découvre protégé par un ancêtre qui a fait le bien et intercède pour lui. Le péché se découvre en même temps que la grâce.

Se découvrir protégé, accompagné, guidé, au-delà même de ce que nous imaginions suscite alors un élan de gratitude. Ce réconfort est bienfaisant et indispensable car si nous ne voyions que notre disgrâce et nos misères nous nous enfoncerions dans le désespoir. Et survient cette merveille « malgré tout, je suis encore là, vivant, récepteur indigne de la bonté de la vie » et c'est extraordinaire. La vie se révèle alors exigeante, certes, mais à la mesure de la bienveillante qui nous est offerte gracieusement... à l'image du Père.

De nombreuses personnes sont ainsi amenées progressivement à revisiter leur histoire et redessiner leur cartographie affective. Les ombres qui apparaissent donnent également du relief aux éclats et lumières qui n'avaient pas forcément été vus. L'amour avait été attendu d'une certaine façon et il s'est exprimé autrement et nous nous sommes crus sans amour. Oui, mon père a été relativement absent mais il ne m'a jamais lâché sur le plan économique, il a toujours assuré la sécurité alimentaire, ça a été sa façon de me dire « je t'aime », il ne savait pas faire autrement, il n'avait pas appris. C'est comme cela qu'il m'a tenu la main quelque part et manifesté son affection. Ainsi peut se recomposer toute une géographie intérieure émotionnelle, psychique et spirituelle.

S'impose alors un fait essentiel : si je ne saisis pas « toute » la vie, un fait est certain, cette vie est tissée de sens, habitée par la cohérence.

Et sans doute ce que je trouve extraordinaire dans ce processus avec les plantes, quand il est correctement mené, c'est la cohérence absolue qui le sous-tend. C'est aussi sans doute ce qui permet de ne pas devenir fou. Les ombres peuvent s'épaissir, le combat spirituel devenir acharné, mais la cohérence demeure. Je n'ai jamais eu une session d'ayahuasca où une inspiration, une information serait contredite ensuite ou l'aurait été auparavant par une autre vision. Ces contradictions m'auraient évidemment placé dans une situation de doute insupportable. Certainement que certaines informations doivent peu à peu se compléter, se préciser, se purifier mais jamais au point de devenir contraires à l'orientation ou au contenu de départ.

La découverte de l'ombre collective, du « péché du monde », mène à la révélation de cette dimension insoupçonnée des pratiques sorcières, sataniques ou démoniaques. Je ne connaissais absolument pas cet univers que je croyais lié à des croyances culturelles dont je me pensais exonéré. J'ai même essayé de

l'esquiver mais la présence du mal est incontournable, sa prégnance omniprésente, le combat spirituel inévitable.

L'ayahuasca, une voie d'enseignement :

La pratique ritualisée des plantes sacrées constitue donc un instrument d'accès aux « inspireurs », une voie d'enseignement. Les guérisseurs le savent depuis toujours quand ils nomment l'ayahuasca comme « plante-maîtresse », la plante qui enseigne.

Toutes les personnes qui prennent l'ayahuasca en parlent spontanément en disant « on m'a dit, j'ai appris, j'ai vu, j'ai été enseigné ». Et cela nous renvoie à la question du discernement sur qui enseigne ?

Cet enseignement se fait sur le mode symbolique et inclue simultanément les dimensions physiques, psycho-affectives et spirituelles. Entre ces divers « étages » de la vie opère le principe de non-contradiction. C'est « vrai » à tous les niveaux et en même temps. Mais notre tendance analytique rend parfois la tâche difficile lorsque nous tentons de dissocier ces diverses instances de l'être. En particulier dans la sphère spirituelle, la raison doit opérer comme principe logique de non-contradiction mais en s'élargissant à la dimension mystique. Or le christianisme, et les religions contemporaines en général, se sont rationalisées en même temps que le monde moderne a impregné la société. Cette perte de la dimension mystique nous rend sourd et aveugle au langage analogique, métaphorique ou même poétique par lequel même s'explicitent les réalités « d'en-haut ». Nous sommes des infirmes spirituels qu'il faut rééduquer à l'écoute de la voix de l'esprit.

Si nous avons su exercer notre hémisphère cérébral gauche dans le cadre de notre éducation occidentale, les fonctions non-rationnelles de notre cerveau droit demeurent atrophiées ou latentes. Or l'ayahuasca et les autres plantes-maîtresses activent cet hémisphère « mélodique » en réveillant des fonctions psychiques comme la voyance, la perception à distance, l'intuition... Le réveil

soudain de ces fonctions non éduquées, censurées, réprimées, peut instituer un certain désordre initial et les informations symboliques être récupérées avidement par un hémisphère gauche réducteur et rationaliste instituant alors la mésentente et le quiproquo. La brusque découverte du monde de la transcendance, des héritages trans-générationnels, du monde des esprits, de l'effectivité du Mal, peuvent tout-à-coup submerger le sujet et instaurer la confusion.

L'extrême puissance du contexte rituel : pas réservé aux spécialistes

C'est à cet endroit qu'intervient l'extrême puissance du contexte rituel. Toutes les traditions spirituelles, y compris la chrétienne bien entendu, ont instauré des liturgies, des rites, des formes de contention et intégration symboliques.

Cela m'a énormément mis en questionnement : « qui suis-je moi pour aller exécuter des rituels, je ne suis pas prêtre, je ne suis même pas diacre, donc au nom de quoi, au nom de qui ? ». Je le vois maintenant comme une carence regrettable de l'éducation chrétienne classique qui nous conduit à penser que cela est réservé aux « spécialistes », c'est-à-dire aux religieux. C'est doublement regrettable parce que c'est en partie faux puisque tout baptisé fait désormais partie d'un peuple de prêtres et non seulement peut mais doit exercer son sacerdoce... sans que cela évidemment ne l'autorise à remplacer le prêtre ordonné pour les sacrements. Mais la fonction sacerdotale de tout chrétien le conduit à prier pour les autres, imposer les mains pour guérir les malades, invoquer l'Esprit Saint, offrir des louanges et actions de grâce...

D'autre part, les prêtres ordonnés se résistant à l'engagement dans la dimension de guérison, de libération, ou bien étant indisponibles, les laïcs se doivent d'assumer ces ministères délaissés. Or l'expérience de l'Eglise se révèle extrêmement riches d'instruments de libération qui ont eu tendance à être abandonnés ces derniers

siècles. J'y ai trouvé une mine d'or dont le filon est loin d'être épuisé. Car les structures liturgiques sont des formes efficaces et bénéficient de la Tradition. Il ne s'agit pas là simplement d'instituer des contextes esthétiques et émouvants suscitant la piété (d'autres diraient de la suggestion) mais d'exercer des pratiques opératoires. Et donc délicates.

J'y suis allé cependant sur « la pointe des pieds » redoutant de me fourvoyer, de m'abuser moi-même...

Les formes rituelles sont extrêmement précises et rigoureuses, donc le rituel doit être enseigné, être réellement inspiré et conforme aux vérités de foi.

La capacité d'offrir représente une fonction proprement humaine fondamentale car seul l'être humain peut rendre gloire à son Créateur en pleine conscience et à travers le verbe. St Francois d'Assise invitait les oiseaux à le faire également. La parole des rituels est donc un verbe polysémique qui dit le vrai simultanément aux divers niveaux de réalité. Ce « dire vrai » est une bénédiction qui guérit le non-dit, mal-dit, la maladie et la malédiction. La parole de l'homme prononcé dans un cadre rituel est d'une étonnante puissance. Evidemment cette parole n'est pas une parole rationnelle sinon métaphorique, analogique, mystique.

Le chant, fonction thérapeutique centrale

Dans la tradition amazonienne, les sessions thérapeutiques sont accompagnées de chants sacrés appelés « ikaros ». Le centre que j'ai fondé ici, s'appelle Takiwasi ou « la maison qui chante » en quechua. Ce qui m'était apparu, c'est que c'est vraiment le chant qui exerce la fonction thérapeutique centrale de toutes ces pratiques ancestrales. Ces chants sont inspirés à travers les rêves ou lors de sessions d'ayahuasca ou d'autres plantes-maîtresse. Le chant représente une forme de célébration de la vie et la session d'ayahuasca constitue un moment intense de célébration de la vie, une longue prière

chantée, non seulement de demandes mais aussi de gratitude et de louange.

C'est pourquoi la session par elle-même, à travers les chants, constitue une manière d'exorcisme ou plus précisément de rituel de libération. Le chant atteint profondément l'intégralité de l'être, le corps absorbant en quelque sorte les énergies de l'ikaro et expulsant les mauvais esprits incorporés dans l'organisme du patient. Ces libérations prennent parfois des formes spectaculaires ou tout simplement s'effectuent à travers des expulsions physiques comme le vomissement.

Cette pratique de l'exorcisme semble d'ailleurs exister dans d'autres traditions religieuses car on peut estimer que dès que le « vrai » est prononcé, que la sincérité et la piété sont présentes, les esprits malins sont mis à mal. Mais dans mon expérience, la conjonction des savoirs indiens sur le corps et l'intégration de la prière au nom du Christ se potentialisent avec une étonnante synergie.

Je suis devenu plus chrétien et œcuménique

Cette démarche m'a donc rendu plus chrétien si j'ose dire mais aussi plus œcuménique.

Dans les inspirations qui ont été les miennes tout au long de ce parcours depuis 20 ans avec l'ayahuasca, il m'a « été demandé » de visiter des guérisseurs de traditions, pays, religions et cultures très différentes. Comme s'il s'agissait de bien ancrer en moi que le « vrai » affleure partout ou des hommes sincères prient avec le cœur.

Je suis allé dans les Iles Loyauté rencontrer une guérisseuse protestante, uniquement sur la base de mes visions ; puis une afro-brésilienne pratiquant le Candomblé à Bahia ; les rites chrétiens orientaux en Syrie et au Liban ; les moines bouddhistes en Thaïlande ; une vieille chamane centenaire Evengk en Mongolie ; un guérisseur spirite de Palawan aux Philippines ; une prêtresse maya du

Guatemala ; un indien Navajo des Etats-Unis...et ce n'est pas encore fini.

Le processus avec les plantes : Opportunité d'opérer en soi une grande réconciliation

Tout cela je l'ai fait uniquement sur la base de rêves et de visions d'ayahuasca, en trouvant au fur et à mesure les personnes que je devais rencontrer selon ces indications. Je ne comprends pas encore très bien ce qui est en gestation à travers des expériences aussi variées auxquelles parfois je me résiste. Mais je ne suis en paix que lorsque je finis par accepter d'accomplir les indications des visions. Dans toutes ces traditions, j'ai trouvé des points de convergence avec ma pratique amazonienne et chrétienne, mais je n'ai pas encore toutes les réponses. Je vois bien qu'il se passe une espèce de mise en place d'expériences, comme s'il y avait quelque chose qui s'accumulait dans mon corps, au sens vaste du mot, comme une gestation en cours.

Il est intéressant de noter que la cohérence de ces expériences conduit vers un christianisme ouvert. Il ne m'a jamais été signifié de m'enfermer dans une « boutique », avec des attitudes défensives où « une » vérité exclusive serait à préserver. Si radicalisation il y a ce serait au sens vraiment étymologique de redescende dans les « racines » profondes du Christianisme, et peut-être, dans ces racines là, de retrouver d'autres ramifications oubliées. Je ne peux pas situer encore très bien tout cela.

Je note qu'au niveau expérimental, quand j'étais avec ces gens d'autres traditions, je n'ai pas eu de problèmes de communication au sein du vécu des expériences. Il n'y a pas d'étanchéité à ce niveau-là, la « clinique » de la souffrance et de sa résolution est la même. Dès que l'abord du sujet souffrant inclue la dimension invisible, transcendante, spirituelle, les « cliniciens » des diverses traditions voient la même chose et donc opèrent globalement de la même façon. Ce qui rassemble est alors plus fort que ce qui

sépare, c'est-à-dire la forme culturelle. Quand la question est abordée par le biais des formes idéologiques, religieuses ou culturelles, la situation se complexifie. Ce que je sens, c'est que dès que je suis en présence d'un homme ou d'une femme de foi, quelle que soit sa foi, une fraternité s'établit immédiatement, une espèce de connivence, les choses se simplifient. C'est pourquoi bien que je m'estime relativement incompetent pour débattre des questions théologiques que je ne sous-estime cependant pas, il m'apparaît que ce n'est pas là ce qui devrait être mis en avant et que l'abord du sujet souffrant, cette « clinique spirituelle » offre un espace de convergence unique. Ce qui nous unit aux travers des diverses traditions religieuses, quand elles sont sincères, non fanatiques ni fondamentalistes, est beaucoup plus important que ce qui nous sépare.

Ce que l'on observe à Takiwasi, c'est que les personnes qui possèdent une démarche religieuse personnelle avant de venir ici, se « radicalisent » dans le bon sens du terme, c'est-à-dire vont à la racine de leur propre foi : les chrétiens deviennent de meilleurs chrétiens, les juifs de meilleurs juifs, les musulmans de meilleurs musulmans, les bouddhistes de meilleurs bouddhistes...

Dans une première approche, il n'y a pas tout d'un coup une conversion massive. Cela peut arriver mais ce sont des cas isolés, il y a quelques cas de conversion. La plupart des gens vont passer par un processus de purification de leur propre foi, de leur propre démarche spirituelle, une réconciliation avec leur héritage spirituel. Une dynamique se met alors en place et c'est déjà beaucoup.

Finalement ce que j'ai découvert d'essentiel dans ce processus sur le plan spirituel, c'est premièrement qu'on est guidé, donc il y a vraiment un Père. C'est une chose tellement importante ! Bien sûr en tant que chrétien, je le savais intellectuellement, mais le jour où j'ai vraiment senti la présence du Père, donneur de Vie, bienveillant, protecteur, quel soulagement ! Au fond, j'ai pris conscience

de l'angoisse métaphysique de l'abandon spirituel et la peur intrinsèque du Père comme celui qui châtie... c'est-à-dire aussi quelque part en soi la conscience de la faute. Or c'est un Père qui pardonne et appelle au retour.

Notre itinéraire, notre souffrance, nos difficultés ont un sens. On ne découvre pas cela du jour au lendemain, il est nécessaire de se mettre en route et de cheminer patiemment et avec constance.

Une grande réconciliation

Le processus avec les plantes tel que nous le pratiquons est avant tout l'opportunité d'opérer en soi une grande réconciliation. Se réconcilier avec sa spiritualité, son histoire, son corps, ses héritages, avec ce que nous sommes et comme nous sommes, se réconcilier avec notre nature humaine de créature aimée et donc avec un Père aimant.

Voilà à mes yeux une caractéristique du processus bien conduit avec l'ayahuasca dans le sein de formes rituelles rigoureuses et ouvertes à la fois. Dans ce monde moderne dissocié où le sujet est éclaté, morcelé, désidentifié, désacralisé, proche de la folie collective, cette démarche inverse de réconciliation, de réunion, d'association conduit vers un processus d'unification progressive qui est salvateur et pacifiant.

Appendice

Entrevue de Jacques Mabit, M.D. par Frédérique Apffel-Marglin tenue à Takiwasi, Tarapoto, Pérou le 23 janvier 2007.

Jacques Mabit, médecin est le directeur fondateur du Centre Takiwasi pour la réhabilitation des toxicomanes dans la ville de Tarapoto. Département de San Martin, au Pérou. Il fonda ce centre voici quelques 15 ans de cela, après de nombreuses années d'apprentissage auprès de bien des shamans locaux pratiquant le rituel de l'Ayahuasca,

breuvage sacré des indigènes amazoniens. A Takiwasi, les malades sont traités à base du rituel amazonien de l'Ayahuasca avec une teinte de catholicisme, mais aussi à base de thérapie psychologique ou autre. Le taux de guérison parmi ces malades qui demeurent internés neuf mois durant à Takiwasi est de l'ordre de 65 à 70%. Ce, contre un taux de 3% de guérison à partir de la méthadone et de 29% des personnes qui abandonnent (voir le rapport du prof. Neil McKeganey de la chaire de Recherche sur les abus en matière de drogues à l'Université de Glasgow, Royaume-Uni. Réf :

<http://news.scotsman.com/leaders>).

Takiwasi offre également le rituel de l'Ayahuasca à tous les visiteurs sur une base hebdomadaire, les mardis et les vendredis, ainsi que sous un format de « séminaires » intensifs de 12 jours. Ma propre expérience lors d'un rituel nocturne de mardi animé par deux shamans, l'un autochtone et l'autre le Dr. Mabit en personne fut une expérience de profonde spiritualité et de profonde transformation dans laquelle le christianisme et la spiritualité indigène s'enrichissent et s'approfondissent mutuellement. J'en rapportai une expérience profonde de ma propre voie de renouveau juif (voir dans ce numéro l'essai de Zalman Schachter Salomi pour plus d'information sur le mouvement juif). Car le Dr. Mabit s'est engagé non seulement à soigner les toxicomanes, mais aussi à approfondir la spiritualité des visiteurs de Takiwasi, peu importe leur tradition spirituelle.

Les propos de cet article m'ont été transmis en français lors de l'interview que j'ai eue avec le Dr. Mabit à Takiwasi, le 23 janvier 2007. Je dis au Dr. Mabit avoir éveillé l'intérêt de l'équipe de rédaction de la revue Interculture quant à sa pratique d'un rituel Ayahuasca mélangeant et enrichissant mutuellement christianisme et spiritualité indigène. Je lui expliquai notre souhait de publier ses propos dans le présent numéro sur le pluralisme religieux. Je lui rappelai également ma propre expérience de l'Ayahuasca à Takiwasi.